

## LA PRISON DE MILLBANK

A LONDRES (1)

Ce serait une étude curieuse pour le moraliste que de rechercher pourquoi le crime excite en nous un intérêt que le souvenir des bonnes actions est impuissant à produire. L'histoire serait certainement insipide sans les nombreux méfaits qu'elle nous rappelle. Et il n'est pas une pièce ou un roman qui n'emprunte une grande partie de son intérêt aux noires machinations d'un traître ou d'un coquin. Cet intérêt qui s'attache au crime, s'attache aussi aux moyens que la société emploie pour le réprimer et c'est pourquoi nous ne doutons pas que les « *souvenirs* » du capitaine Griffith, sur la prison de Millbank, parus il y a quelques années à Londres n'aient trouvé de nombreux lecteurs parmi ceux qui ne demandent à un livre que de les amuser et de les distraire.

Mais l'œuvre du capitaine Griffith peut avoir aussi un intérêt bien plus noble et plus élevé. La prison de Millbank tient sa place dans plusieurs des périodes qu'a traversées l'organisation pénale anglaise. Nous pouvons étudier là d'une façon très-utile quelques-uns des essais tentés pour résoudre le grand problème de la répression du crime. L'architecte trouvera de précieuses leçons dans l'histoire de la construction. Des hommes qui tiennent dans la science un rang des plus élevés ont eu occasion d'appliquer cette science à l'organisation de la prison de Millbank. Il me suffira de citer: Rennie, Smirke, sir Humphry Davy, Faraday, Baly, etc.

La prison porta d'abord le nom de *Penitentier*. Ce nom rap-

---

(1) Ce travail est fait d'après un article publié dans le *Times* du 17 juillet 1875 sur le livre de M. le major Griffith, inspecteur des prisons en Angleterre, intitulé *Memorials of Millbank*.

pelle la première application de cette pensée, que le devoir de la société n'est pas seulement de réprimer le crime par le châtiement, mais d'arrêter son développement en réformant le délinquant, pensée que l'Acte sur les *Penitentiars*, qui date du règne de Georges III, exprimait ainsi : « Si les délinquants condamnés pour des crimes entraînant actuellement la transportation étaient soumis à l'emprisonnement séparé accompagné d'un travail rigoureux et bien organisé et d'une éducation religieuse, ce serait, avec l'aide de la Providence, le moyen non-seulement d'intimider ceux qui seraient tentés de perpétrer des crimes semblables mais encore de réformer les coupables et de les amener à des habitudes laborieuses. »

A cette époque, les efforts de Howard pour réformer les prisons anglaises attiraient fortement l'attention. Il avait commencé en 1773 ses tournées d'inspection et ses rapports sur les prisons et avait révélé une situation qui bien qu'elle fût générale à cette époque et qu'on puisse encore à l'heure qu'il est la retrouver dans certains pays étrangers, ne nous en paraît pas moins absolument incroyable. La maladie, la corruption, la démoralisation caractérisaient alors la plupart des prisons anglaises. Les geôles constituaient une source toujours nouvelle d'infection et d'empoisonnement. En 1577, une cour siégeait à Oxford et tous ceux qui y avaient assisté mouraient dans les 40 heures, le *Lord Chief Baron*, le *Shériff* et plus de 300 autres personnes. Ces assises sont restées célèbres sous le nom « d'assises noires ». A Taunton en 1730, il se produit quelque chose de semblable, aussi bien qu'en 1750, quand le Lord Maire de Londres, l'Alderman et plusieurs des fonctionnaires inférieurs tombent victimes de la fièvre. La contamination morale était également terrible. Cela résulte des écrits d'Howard, bien qu'il soit impossible d'en fournir des preuves aussi saisissantes. En même temps, les prisonniers étaient soumis aux plus cruels traitements ; le rapport sur la prison d'Ely en donne un affreux exemple. Howard trouva dans cette prison les prisonniers enchaînés, le dos couché sur un plancher traversé par plusieurs barres de fer, un collier en fer à pointes autour du cou et une lourde barre sur les jambes. Et telle était l'indépendance des gardiens, telle était l'indifférence des autorités locales que cet abus criant ne fut réformé que sur l'intervention personnelle du roi, à qui l'on avait adressé un rapport accompagné d'un dessin.

Howard avait déjà réussi à établir quelques prisons locales suivant son nouveau système. Quand vint la guerre d'Amérique, le gouvernement embarrassé de ses prisonniers s'adressa à lui. Sur ses conseils fut porté l'Acte dont nous avons parlé plus haut. Il fut de plus chargé d'établir près de Londres un pénitencier où ses idées seraient mises en pratique. Ce projet n'aboutit pas, soit que Howard ne se fût pas entendu avec ses collègues, soit plutôt que le Gouvernement ayant trouvé en Australie un nouveau débouché pour la transportation, ait dès lors vu l'idée avec moins de faveur. Ce ne fut qu'en 1812 que l'on se mit énergiquement à l'œuvre. Mais on eut là une nouvelle preuve du peu de confiance qu'il faut accorder aux estimations de travaux publics. Jérémie Bentham s'était engagé à construire une prison pour 1,000 détenus pour 475,000 francs et en douze mois : mais l'architecte employé par les trois inspecteurs chargés de la construction estima la dépense pour 600 prisonniers à 6,493,125 francs plus 1,067,250 francs pour les travaux de fondation. Elle fut finalement construite pour 1,000 prisonniers mais en neuf ou dix ans et avant qu'elle fût achevée la dépense s'était élevée à 11,450,000 francs, somme à laquelle il fallut plus tard ajouter bien des milliers de francs pour réparations indispensables.

La prison fut en partie occupée le 27 juin 1816, mais ne fut complétée qu'en 1821. Elle fut placée sous la direction d'un comité composé de personnes d'une haute distinction, que présidait le *speaker* de la Chambre des communes (Abbott). Les règlements qui la concernaient devaient être soumis aux juges du banc du roi et faire l'objet d'un rapport au roi en son conseil et aux deux chambres du Parlement. On fit tous les efforts possibles pour assurer le recrutement de bons employés ; mais ces efforts ne furent pas suivis d'un plein succès. On fit de plus la faute de donner à certains prisonniers autorité sur les autres en en faisant des gardiens, des contre-maitres instructeurs, etc., etc. Les récits de ces premiers temps de la fondation expliquent le discrédit et le ridicule où sont tombées les théories qui veulent prendre le prisonnier par la douceur. Ils montrent aussi les inconvénients qu'il y a à introduire dans une organisation de ce genre l'influence d'amateurs, quelque distingués qu'ils soient d'ailleurs. Nous trouvons dans le livre de M. Griffith le récit d'une visite que sir Archibald Macdonald fit à la prison avec une nombreuse compagnie de dames. Ces dames étaient venues voir les prisonniers faisant la

lecture et remplissant leurs devoirs religieux, comme on va voir des soldats à l'exercice. Les prisonniers comprirent sans doute la plaisanterie et n'oublièrent rien pour produire l'émotion qu'on était venu chercher. Des dames jugèrent convenable de se trouver mal, mais ne furent heureusement pas longues à se rétablir. Elles demandèrent ensuite au comité la grâce de deux prisonniers qui avaient été frappés d'une punition, et finirent par pousser les hauts cris et se révolter au sujet de la qualité du pain qu'elles trouvaient trop grossier, alors qu'à cette époque la nourriture était si abondante, que la prison avait reçu le nom de « Maison pour engraisser de M. Holford » *Holford's fattening house*.

Peu de temps après se produisit dans le pénitencier une épidémie qui donna fort à faire aux médecins et résista à toutes les tentatives faites pour la combattre jusqu'au jour où la prison entière fut vidée et les prisonniers dispersés. La vraie cause de cette maladie paraît avoir été le régime alimentaire. D'une nourriture trop abondante le comité avait passé à l'excès contraire. La seule nourriture animale fournie au prisonnier consistait dans une soupe faite avec des têtes de bœuf, à raison d'une tête par cent prisonniers, c'est-à-dire environ une once et un quart par homme. On peut comparer le récit de cette épidémie avec l'invasion du choléra dans la prison en 1854. Dans ce dernier cas, on dut reconnaître la cause du fléau dans l'eau servant à l'usage des prisonniers, eau qu'on allait chercher dans une rivière voisine, et la contagion persista tant qu'on continua à employer cette eau, ne fût-ce que pour nettoyer les planchers. Aujourd'hui la prison se sert de l'eau du puits de Trafalgar-square, eau qui sert aussi à la Chambre des Communes. Pendant le temps où la prison dut être abandonnée, les prisonniers furent placés sur les pontons de Woolwich. L'insubordination scandaleuse et l'immoralité qu'ils y firent paraître montra le peu d'amendement produit par le régime auquel ils avaient été soumis. Entre autres échantillons, le gouverneur raconte que montant un jour sur le pont de l'*Ethulion*, il vit plusieurs prisonniers occupés à jouer aux cartes. Ces cartes étaient faites sur du papier à lettres et doublées à l'intérieur avec des morceaux du livre de prières. Avec le temps, le pénitencier fut réoccupé, mais sir Humphry Davy fut chargé d'organiser la ventilation et Faraday de diriger les fumigations de chlore. L'eau du fossé qui entourait la prison fut mise en

communication avec la Tamise pour éviter toute espèce de miasmes et, si les recommandations du comité avaient été suivies, on aurait chaque jour consacré un certain temps à fournir aux prisonniers des jeux et des exercices sanitaires.

Ainsi que l'indique cette recommandation, le régime était doux. Le plus grand châtimeut était la cellule obscure qui, bien qu'infligée parfois pour trente jours, restait souvent sans effet.

Le comité pouvait aussi envoyer le prisonnier sur les pontons sur lesquels les prisonniers condamnés à la déportation subissaient tout ou partie de leur peine. Mais, malgré la perte de la liberté, les pontons avaient de grands charmes pour des hommes vicieux et dégradés. Les chansons, les danses, les combats, les jeux qui se produisaient en toute liberté et auxquels se joignait la pratique habituelle d'autres vices qu'on ne peut même nommer, constituaient ce que l'un d'eux nomma *une fort joyeuse vie*. Il est bon de rappeler ces choses, parce que l'on entend encore aujourd'hui, même parmi les gens sérieux, proposer le rétablissement du système des pontons, et que nous avons vu des gens haut placés se faire les défenseurs de l'établissement de Gibraltar qui a, jusqu'à ces derniers temps, continué à représenter le système.

Cependant, avec le temps, on en vint à se convaincre qu'une discipline plus sévère et des moyens répressifs plus efficaces étaient nécessaires. Cette conviction entraîna le rétablissement des peines corporelles. Ce rétablissement, opéré en 1827, paraît avoir mis un frein à l'insubordination. Il concorde d'ailleurs avec une mesure sévère qui consista à se débarrasser des plus mauvais sujets, des *incurables*, en les transportant sur des pontons. Ce fut alors le tour des femmes de troubler l'établissement. Elles avaient établi un système complet de *flirtation* par correspondance avec l'élément masculin; et avaient aussi réussi à établir des moyens de communications clandestines grâce à l'aide des domestiques employés qui, suivant une faute de construction qu'on retrouve encore aujourd'hui presque partout, vivaient avec leurs familles dans l'intérieur de la prison.

Mais, poursuivons. Durant le cours de l'année 1831, l'augmentation du nombre des crimes excita une grande alarme. L'attention se porta de ce côté. On chercha les causes de ce dangereux accroissement, les moyens d'y porter remède. Et parmi les vérités que cette enquête révéla, une des plus frappantes fut l'in-

succès du pénitencier de Millbank. On reconnut que l'un des buts principaux que l'on s'était proposé au moyen de cet établissement, — je veux dire la séparation complète des prisonniers, — n'avait jamais été atteint. Une réforme fut décidée sur ce point particulier, et sur l'instigation du Rev. Whitworth Russel on résolut de mettre en communication plus réelle et plus active le chapelain et le troupeau qui lui était confié. En 1837, un pas en avant fut fait dans cette double voie. Le Rev. M. Nihill fut nommé à la fois gouverneur et chapelain. Il paraît qu'il introduisit dans la prison de nombreux perfectionnements administratifs et qu'il fut le premier à établir, sur les indications d'un prisonnier, certaines règles pratiques destinées à prévenir toute irrégularité. Mais il appliqua les deux idées mentionnées plus haut d'une façon si rigoureuse que le système manqua son effet sous ce nouveau régime comme sous les régimes précédents. Les premières théories sur la séparation paraissent avoir été assez imparfaites et mériter le reproche que leur fit M. Nihill, de n'assurer qu'une séparation nominale accompagnée de communications secrètes et frauduleuses. Mais le système qu'il y substitua en arriva à soumettre le prisonnier à l'emprisonnement cellulaire et cela pour de telles périodes que des cas de folie se produisirent.

D'autre part, bien que M. Nihill connût fort bien la piété superficielle qu'engendrent les sermons incessants et l'enseignement dogmatique et moral des moniteurs prisonniers, les gardiens furent assez habiles pour s'apercevoir que la réputation de piété qu'ils acquerraient en lisant ou portant toujours la Bible ne leur nuisait pas dans l'opinion du gouverneur et le prisonnier hypocrite devint un type assez commun pour qu'un sobriquet lui fût donné, sobriquet qui existe encore. C'est à cette époque que se place la visite des inspectrices qui, dirigées par M<sup>me</sup> Fry, vinrent exercer leur ministère à Millbank. Le livre de M. Griffith donne un bref compte rendu de leurs travaux, compte rendu qui tendrait à justifier l'opinion défavorable du chapelain-gouverneur sur leur mission. Sans doute, chez les promoteurs du mouvement, le zèle et l'enthousiasme compensèrent le manque de jugement; mais il est d'une vérité surabondante que, dans ce cas, se vérifia une fois de plus cette vieille observation: qu'aucun système qui dépend d'amateurs ne peut espérer réussir du jour où l'ardeur qui animait ses organisateurs a fait place à des sentiments plus calmes. — Quoi qu'il en soit, l'expérience tentée par M. Nihill

avait manqué comme les expériences précédentes. Et, en 1843, on reconnut que le pénitencier de Millbank n'avait pas atteint son but; mais cet insuccès était peut-être dû bien plus à l'inexpérience et à l'incapacité de ceux qui avaient été chargés d'appliquer l'idée qu'à cette idée elle-même. Cet insuccès constaté, on décida que la prison de Millbank rentrerait sous la direction des inspecteurs. La dernière réunion du comité de direction que ces inspecteurs allaient remplacer eut lieu le 9 juin 1843 et au nombre des membres qui y prirent part nous remarquons M. Gladstone qui devait trente ans plus tard fermer complètement la prison.

Le nouveau système appliqué fut le suivant. Tous les condamnés à la transportation étaient d'abord enfermés à Millbank. Après une première étude de leurs dispositions et de leur passé, ils étaient divisés en trois catégories. Les plus jeunes étaient envoyés à Parkhurst qui devint alors un *reformatory* pour les jeunes garçons; parmi les autres, les prisonniers qui donnaient le plus d'espoir au point de vue de l'amendement étaient envoyés pour dix-huit mois à Pentonville pour y subir l'emprisonnement cellulaire; le reste était transporté sur les pontons. La destination finale de tous ces prisonniers était l'Australie et certainement la majorité y arrivait. Cependant, il est probable que, parmi les moins criminels, plusieurs finissaient par rester en Angleterre. En effet, peu de convicts subissaient leur peine entière. Les inspecteurs des pontons pouvaient quatre fois par an demander la grâce de 2 0/0 des prisonniers. Et sur ces demandes en grâce près des 2/3 recevaient du gouvernement un favorable accueil, si bien que le convict dont la conduite était bonne ne subissait guère en général que la moitié de sa peine.

La transportation en Australie traversa différentes phases. Dans la première période, le gouvernement n'avait qu'une idée: se débarrasser des prisonniers, et les gouverneurs des colonies réglèrent en pleine liberté la situation des transportés. Aussi le système changeait-il avec chaque gouverneur. Les uns étaient doux, les autres sévères et durs, mais aucun n'avait à cet égard une suffisante expérience. Tout moyen de perfectionnement ou d'éducation soit morale soit religieuse manqua longtemps aux convicts; et le système qui cédait les transportés à un maître, produisait sur tous les deux un même effet démoralisant et constituait un véritable esclavage des blancs. En 1837, le comité de sir Molesworth exposa tous les dangers de cet état de choses

et porta les derniers coups au système. La cession des transportés aux propriétaires fut abolie et les prisonniers tenus de passer par différents degrés ainsi déterminés par une dépêche de lord Stanley à sir John Franklin, à la date du 15 novembre 1842 : 1<sup>er</sup> degré, détention dans une station pénale; 2<sup>e</sup>, travail sur les routes; 3<sup>e</sup>, travail privé sur permission; 4<sup>e</sup>, ticket of leave; 5<sup>e</sup>, grâce. — Les prisonniers qui avaient passé par le régime de Pentonville pouvaient être placés dans l'une quelconque des quatre premières catégories suivant les dispositions qu'ils avaient révélées et la longueur de leurs peines. Les stations pénales de l'île de Norfolk et de la péninsule de Tasman étaient réservées aux condamnés à vie ou pour une très longue durée ou pour ceux de nouveau condamnés dans les colonies.

Le succès de ce système dépendait surtout de la facilité avec laquelle les prisonniers de la troisième catégorie pourraient trouver du travail chez les particuliers. Au moment où le système fut créé, les colonies souffraient d'une crise sérieuse et l'on ne trouvait pas le moyen d'employer tous les bras. La colonie de la Terre de Van Diemen était couverte de convicts, incapables de gagner leur vie. En 1843, le nombre des condamnés entre les mains du gouvernement atteignait 12,500 et ceux qui, avec des permissions, attendaient d'être employés étaient 3,000. Quant au travail des routes et aux ateliers créés pour occuper ceux qui ne trouvaient pas d'emploi, ils produisaient tous les inconvénients qui résultent des agglomérations d'hommes dégradés.

Il était évident que les espérances que l'on avait formées étaient déçues et que les convicts resteraient toujours à la charge du gouvernement pendant la plus grande partie de leur peine. Dès lors il n'y avait pas avantage à les envoyer immédiatement au loin et on en vint à les garder en Angleterre pour les employer à des travaux publics. Ils seraient là plus faciles à surveiller et c'est avec le *ticket of leave* qu'on les enverrait dans les colonies : tels étaient les projets formés. On avait en même temps remarqué le bon effet du régime préliminaire de Pentonville et on en concluait qu'il serait bon d'appliquer d'abord l'emprisonnement cellulaire à tous les convicts. — Aussi, à partir de 1847, la transportation comprit trois périodes :

1<sup>o</sup> Une période d'emprisonnement cellulaire pendant un nombre de mois qui fut définitivement fixé à neuf, à Pentonville, à Millbank, ou dans quelque autre prison construite sur le même modèle;

2° Une période consacrée à des travaux publics en Angleterre ;

3° Le transport aux colonies avec le *ticket of leave*.

Malgré ces règles nouvelles la transportation ne pouvait durer. Une société était impossible à fonder avec des éléments aussi corrompus et dégradés. Et, à partir de 1850, on comprit qu'une émigration libre était nécessaire pour maintenir un certain niveau moral dans les établissements. Mais, du jour où cette émigration se produisit avec une certaine intensité, la transportation était condamnée et sa fin prochaine. Car une large émigration libre est incompatible avec la transportation des convicts. Les émigrants vont au loin chercher des salaires plus élevés ; ils iront bien où vous les envoyez si vous leur payez le transport, mais ils n'y resteront pas s'ils ont à y lutter contre une concurrence qu'ils ne rencontrent pas dans des pays plus favorisés, je veux dire la concurrence du travail pénal et forcé. — A un autre point de vue, la transportation devait disparaître. Elle a en effet de nos jours perdu tout effet intimidant, et plus d'un criminel en fait l'objet de ses désirs. De plus, les dépenses qu'elle occasionne sont énormes. Outre les frais de transport, de gardiens, de l'émigration libre qu'on est obligé d'encourager pour venir contrebalancer ces éléments impurs, la métropole est encore obligée de venir supporter presque toutes les dépenses de la colonie, qui dit à l'Angleterre : Vous m'avez peuplée avec des criminels. A vous de payer la police chargée de surveiller ces criminels, l'armée chargée de les garder, le clergé chargé de les instruire !

Il est possible cependant que toutes ces considérations fussent restées sans effet, si un beau jour les colonies australiennes n'étaient pas venues s'opposer à la continuation de la transportation.

En 1853 un acte fut rendu permettant de substituer à la peine de la transportation pour quatorze ans et au-dessous une servitude pénale à subir en Angleterre. En 1857, un autre acte étendit le même système aux peines de plus de quatorze ans. Cependant la transportation continuait. Et, en 1863, la dernière commission réunie pour examiner la question se prononçait encore pour son maintien. Mais, quelques années plus tard, la question était mûre, et des changements graduels ayant amené la plupart des convicts à subir la plus grande partie de leur peine en Angleterre, il n'y eut besoin que de quelques arrangements de détail pour abandonner la transportation.

On trouvera dans le livre du capitaine Griffith la suite de l'histoire de la prison de Millbank. On voit qu'après le règne du chapelain-gouverneur, des idées plus raisonnables prévalurent et ne restèrent pas sans succès. D'ailleurs, il se produit aujourd'hui un fait frappant et consolant à la fois. Le nombre des crimes est descendu, en Angleterre, plus bas qu'il ne l'avait jamais été ; et, spécialement pendant ces dernières années, la décroissance a été remarquable. Aussi n'y a-t-il plus chez nos voisins de ces paniques qui se produisaient autrefois si souvent à la vue du grand nombre et de l'accroissement du crime, paniques qui, jusqu'en 1863, donnèrent lieu à des enquêtes incessantes.

Quelles sont les causes de cette heureuse diminution ? Il faut sans doute l'attribuer en grande partie à une discipline plus intelligente et plus forte ; discipline à la fois plus intimidante et plus réformatrice, et qui cherche à inculquer au prisonnier quelques principes moraux. Mais il serait de la dernière injustice d'oublier tous les efforts persévérants et dévoués des sociétés d'aide aux libérés, efforts qui sont arrivés à ce magnifique succès que l'homme au *ticket of leave* n'est plus pour ses compatriotes un objet d'horreur et de terreur, et peut espérer, s'il est laborieux, gagner honnêtement sa vie par le travail.

RAOUL JAY.